

“ EL-FAQRU ”

L'ÊTRE contingent peut être défini comme celui qui n'a pas en lui-même sa raison suffisante ; un tel être, par conséquent, n'est rien par lui-même, et rien de ce qu'il est ne lui appartient en propre. Tel est le cas de l'être humain, en tant qu'individu, ainsi que de tous les êtres manifestés, en quelque état que ce soit, car, quelle que soit la différence entre les degrés de l'Existence universelle, elle est toujours nulle au regard du Principe. Ces êtres, humains ou autres, sont donc, en tout ce qu'ils sont, dans une dépendance complète vis-à-vis du Principe, « hors duquel il n'y a rien, absolument rien qui existe » (1) ; c'est dans la conscience de cette dépendance que consiste proprement ce que plusieurs traditions désignent comme la « pauvreté spirituelle ». En même temps, pour l'être qui est parvenu à cette conscience, celle-ci a pour conséquence immédiate le détachement à l'égard de toutes les choses manifestées, car il sait dès lors que ces choses aussi ne sont rien, que leur importance est rigoureusement nulle par rapport à la Réalité absolue. Ce détachement, dans le cas de l'être humain, implique essentiellement et avant tout l'indifférence à l'égard des fruits de l'action, telle que l'enseigne notamment la *Bhagavad-Gîtâ*, indifférence par laquelle l'être échappe à l'enchaînement indéfini des conséquences de cette action : c'est l'« action sans désir » (*nishkāma Karma*), tandis que l'action avec

désir » (*sakāma Karma*) est soustraite à la vue de ses fruits.

Par là, l'être sort de la dépendance, suivant les expressions taoïstes, aux yicissitudes de l'alternance des êtres, à la « condensation » et à la « dissipation », la circonférence de la sphère (l'être qui est désigné lui-même comme le « manifesté ») qui unit le Principe à l'« Être » : « Celui qui est arrivé à la connaissance de Lao-tseu, celui-là se détache de la vie. Retourner à sa racine, c'est retourner à sa fois origine première. C'est entrer dans l'éternité, c'est le vide, dit Lie-tseu, la prise et la perte, la prise et la perte, la prise et la perte, la prise et la perte. Cette « paix dans la vie » est la « Paix » (*Es-Sakinah*) de l'« Être » qui est en même temps la « Paix » de l'« Être », l'être, impliquée par la dépendance, peut effectivement « A celui qui demeure dans la dépendance, les êtres se manifestent, la dépendance, la harmonie, par lui, le Principe, il connaît tout ».

1. Aristote, dans un ouvrage intitulé «*Metaphysique*».

2. *Tao-te-King*, XI.

3. *Tao-te-King*, XVI.

4. *Lie-tseu*, ch. I.

5. Voir notre article sur la «*Paix*».

vital, par rassemblement de toutes ses puissances, il s'est uni au principe de toutes les genèses. Sa nature étant entière (totalisée synthétiquement dans l'unité principielle), son esprit vital étant intact, aucun être ne saurait l'entamer (1). »

La « simplicité » dont il a été question plus haut correspond à l'unité « sans dimensions » du point primordial, auquel aboutit le mouvement de retour vers l'origine. « L'homme absolu simple fléchit par sa simplicité tous les êtres, ... si bien que rien ne s'oppose à lui dans les six régions de l'espace, que rien ne lui est hostile, que le feu et l'eau ne le blessent pas (2). » En effet, il se tient au centre, dont les six directions sont issues par rayonnement, et où elles viennent, dans le mouvement de retour, se neutraliser deux à deux, de sorte que, en ce point unique, leur triple opposition cesse entièrement, et que rien de ce qui en résulte ou s'y localise ne peut atteindre l'être qui demeure dans l'unité immuable. Celui-ci ne s'opposant à rien, rien non plus ne saurait s'opposer à lui, car l'opposition est nécessairement une relation réciproque, qui exige deux termes en présence, et qui, par conséquent, est incompatible avec l'unité principielle ; et l'hostilité, qui n'est qu'une suite ou une manifestation extérieure de l'opposition, ne peut exister à l'égard d'un être qui est en dehors et au delà de toute

1. *Ibid.* — La dernière phrase se rapporte encore aux conditions de l'état primordial. C'est ce que la tradition judéo-chrétienne désigne comme l'immortalité de l'homme avant la chute, immortalité recouvrée par celui qui, revenu au « Centre du Monde », s'allie à l'« Arbre de Vie ».

2. *Lia-tseu*, ch. II.

opposition. Le feu et l'eau, qui sont le type des contraires dans le « monde élémentaire », ne peuvent le blesser, car, à vrai dire, ils n'existent même plus pour lui en tant que contraires, étant rentrés, en s'équilibrant et se neutralisant l'un l'autre par la réunion de leurs qualités apparemment opposées, mais réellement complémentaires, dans l'indifférenciation de l'éther primordial.

Ce point central, par lequel s'établit, pour l'être humain, la communication avec les états supérieurs ou « célestes », est aussi la « porte étroite » du symbolisme évangélique, et l'on peut dès lors comprendre ce que sont les « riches » qui ne peuvent y passer : ce sont les êtres attachés à la multiplicité, et qui, par suite, sont incapables de s'élever de la connaissance distincte à la connaissance unifiée. Cet attachement, en effet, est directement contraire au détachement dont il a été question plus haut, comme la richesse est contraire à la pauvreté, et il enchaîne l'être à la série indéfinie des cycles de manifestation (1). L'attachement à la multiplicité est aussi, en un certain sens, la « tentation » biblique, qui, en faisant goûter à l'être le fruit de l'« Arbre de la Science du bien et du mal », c'est-à-dire de la connaissance duelle et distincte des choses contingentes, l'éloigne de l'unité centrale originelle et l'empêche d'atteindre le fruit de l'« Arbre de Vie » ; et c'est bien par là, en effet, que l'être est soumis à l'alternance des mutations cycliques, c'est-à-dire à la naissance et à la mort. Le parcours

1. C'est le *samsara* bouddhique, la relation indéfinie de la « roue de vie », dont l'être doit se libérer pour atteindre le *Nirvana*.

indéfini de la multiplicité est figuré précisément par les spires du serpent s'enroulant autour de l'arbre qui symbolise l'« Axe du Monde » : c'est le chemin des « égarés » (*Ed-dállin*), de ceux qui sont dans l'« erreur » au sens étymologique de ce mot, par opposition au « chemin droit » (*Eğ-ğirâtul-mustagîm*), en ascension verticale suivant l'axe même, dont il est parlé dans la première *sûrat* du *Qorân* (1).

« Pauvreté », « simplicité », « enfance », ce n'est là qu'une seule et même chose, et le dépoillement que tous ces mots expriment (2) aboutit à une « extinction » qui est, en réalité, la plénitude de l'être, de même que le « non-agir » (*wou-wei*) est la plénitude de l'activité, puisque c'est de là que sont dérivées toutes les activités particulières : « Le Principe est toujours non-agissant, et cependant tout est fait par lui » (3). L'être qui est ainsi arrivé au point central a réalisé par là même l'intégralité de l'état humain : c'est l'« homme véritable » (*tchenn-jen*) du Taoïsme, et lorsque, partant de ce point pour s'élever aux états supérieurs, il aura accompli la totalisation parfaite de ses possibilités, il sera devenu l'« homme divin » (*cheun-jen*), qui est l'« Homme Universel » (*El-Insânul-Kâmil*) de l'ésotérisme musulman. Ainsi, on peut dire que ce sont les « riches » au point de vue de la manifestation qui sont véritablement les « pauvres »

au regard du Principe, et inversement ; c'est ce qu'exprime encore très nettement cette parole de l'Evangile : « Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers » (1) ; et nous devons constater à cet égard, une fois de plus, le parfait accord de toutes les doctrines traditionnelles, qui ne sont que les expressions diverses de la Vérité une.

RENÉ GUÉNON.

Mesr, 11-12 rabi awal 1349 H. (Mûlid En-Nabi).

1. *Saint Matthieu*, XX, 16.

1. Ce « chemin droit » est identique au *Te* ou « Rectitude », de Lao-tseu, qui est la direction qu'un être doit suivre pour que son existence soit selon la « Voie » (*Tao*), ou, en d'autres termes, en conformité avec le Principe.

2. C'est le « dépoillement des métaux », dans le symbolisme maçonnique.

3. *Tao-te-King*, XXXVII.